

LOIC LE BORGNE

H Y S T E R E S I S



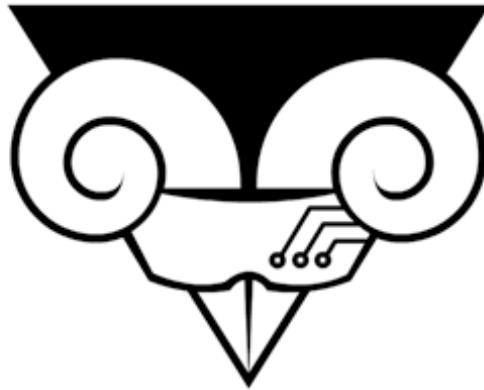
Loïc Le Borgne

Hysteresis



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage proposé publié sous la direction de Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-590-3

Parution : février 2014

Version : 1.0 — 06/02/2014

© 2014, Le Bérial' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2014, Aurélien Police

À mes enfants,
mes petits-enfants,
mes arrière-petits-enfants.

*Faites cercle vous tous
Où que vos pas vous portent
Et admettez que l'eau
A monté autour de vous
Et acceptez que bientôt
Vous serez trempés jusqu'à l'os
Si votre temps vous paraît digne d'être sauvé
Alors mettez-vous plutôt à nager sinon vous coulerez comme une pierre
Car les temps sont en train de changer*
Bob Dylan, *The Times they a-changin'*
(traduction de l'anglais : Robert Louis et Didier Pernerle,
in *Bob Dylan Lyrics, chansons 1962-2001*, Fayard, 2008)

*Abandonne les villes pourries
de ton père
Abandonne les puits empoisonnés
et les rues souillées de sang
Pénètre alors dans la fraîcheur de la forêt*
Jim Morrison, *La Croisée des chemins*
(traduction de l'anglais : Patricia Devaux, in *La Nuit américaine*,
Jim Morrison, Christian Bourgois éditeur, 2010)

Ne brûlez pas les ailes des fées

Allô, c'est un enfant perdu qui vous parle.

Est-ce qu'il y a quelqu'un de l'autre côté ?

Non, vous êtes déjà morts.

Je suis l'enfant de vos enfants, je suis de votre sang.

Il y a une petite bougie allumée près de moi. Il faut économiser les bougies. Autour, c'est le noir de la cave, celle où je vis.

Je sais qu'avant, il y avait de la lumière dans les maisons. Je crois que vous avez de la lumière. Mais c'est fini. Dehors, il fait très froid. Je suis rentré il y a cinq minutes, j'ai les pieds glacés. Il y a une légère neige froide qui tombe ; il fait moins de zéro. La lueur de la bougie est jaune sur ma feuille.

Il y a cinq ans que Jason est parti, et donc cinq ans que nous avons compris pour la tuerie. Je vais vous conter la tempête de folie que cet homme revenu des enfers a déclenchée, puis je placerai mon récit dans le trou de l'arbre magique. Avant d'être emportées par la tornade qui a ravagé notre communauté, les jumelles m'ont dit que ce trou, c'était un peu comme une boîte à lettres, mais une boîte spéciale : on peut y poster des courriers vers l'époque de son choix. Je ne sais pas si vous trouverez cette lettre, si vous lirez cette histoire. Peut-être dénicheriez-vous l'étincelle cachée dans l'obscurité. Les histoires ne peuvent pas changer le monde, mais je crois qu'elles peuvent changer les cœurs.

Les chansons et la poésie aussi. Jason a greffé en moi sa passion des histoires, des chansons, des poèmes, de la musique. Je progresse vite.

Jason m'a laissé ses carnets de chants et de poèmes, qu'il a inventés ou recopiés le long des routes, au cours de ses années d'errance. J'en glisserai dans ce récit.

Le monde des hommes titube dans ses hardes déchirées. Elle est venue, cette pluie dure dont parlait le vieux barde, et nous nous sommes noyés dedans. Qu'est-ce que ça fait d'être seul et sans direction ? Vous allez nous entendre crier.

J'ai peur dans cette cave pleine d'araignées. J'ai peur quand s'éteignent les bougies. C'est là que je dors, que je survis.

Est-ce que quelqu'un m'entend ? C'est l'enfant de vos enfants qui vous parle.

Ne brûlez pas les ailes des fées.

PARTIE I

MAUVAIS SANG

Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une voix forte. J'aurai de l'or, je serai oisif et brutal.

Arthur Rimbaud,
« Mauvais sang », in *Une saison en enfer*

*J'ai vu des fusils, des épées acérées aux mains de jeunes enfants
Et elle est dure, elle est dure, elle est dure, elle est dure
Elle est dure, la pluie qui va tomber*

Bob Dylan, *A Hard rain's a-gonna fall*
(traduction : Robert Louis et Didier Pernerle,
in *Bob Dylan Lyrics, chansons 1962-2001*, Fayard, 2008)

1.

Le vent agite les flammes et les cheveux des condamnés. Une femme au visage tuméfié, qui jadis se maquillait sous des dorures, sanglote.

Autour de la butte qui sera leur tombeau, les bourreaux ne sont que fantômes. Silhouettes noires encapuchonnées dont on ne distingue pas les visages.

Les bourrasques secouent les friches alentour. De temps à autre, une pierre tombe d'un mur pantelant — ce qui reste de l'ancienne civilisation.

Un géant s'approche de la femme qui pleure.

« Elle a dit que vous ne méritez pas de vivre », il déclare.

Le visage sale de la femme se déforme.

« Impossible, elle balbutie, elle est de notre sang.

– Vous êtes des renégats. Elle vous a reniés. »

La femme hoquette. L'homme crache par terre.

« Qu'on en finisse ! » il gueule en direction de ses acolytes, qui ont investi le sommet de la butte.

La femme glapit alors que des bras l'emportent vers le billot et le bûcher qui ronfle juste à côté. Elle supplie, et son mari aussi à ses côtés.

Entravés, les autres condamnés titubent derrière le couple déchu. Les ombres frappent ceux qui se débattent.

Le fer des haches brille au-dessus des flammes ; le vent étouffe les hurlements des suppliciés. Avide, la terre absorbe des litres de sang. La chair grésille dans les braises. La tempête disperse les fumées âcres dans les ténèbres qui ont englouti le monde.

« À jamais nous sommes damnés, dit une femme couverte d'un châte noir qui n'a pas pris part au massacre mais qui a voté pour la mise à mort.

– Foutaises. Les damnés, c'est ceux d'avant. Pas nous, le géant rétorque.

– Un jour, quelqu'un parlera. Un enquêteur viendra de la cité.

– Nenni, ils garderont le secret et nous surveillerons ceux qui viendront. »

La femme hoche la tête et laisse échapper un couinement de souris.

« On paie toujours le sang qu'on a versé, elle murmure. D'une manière ou d'une autre. »

Sur la butte, les bourreaux jettent les derniers corps dans les flammes du brasier.

Le vent tourne dans leur direction et la mort leur crache au visage.

2.

Avant de le voir arriver, je l'ai entendu. Le floc floc de ses semelles dans la boue. Le silence des oiseaux, là-bas, à hauteur du virage. Un grognement étouffé. Un souffle.

Le vent d'ouest venait vers moi. J'ai tendu le cou, levé le nez.

L'air sentait l'humus, la pluie à venir, les chemins boueux, les premières pousses annonçant le printemps.

De la sueur. De la viande sèche.

Un homme, un homme en marche depuis longtemps, chargé de quelques victuailles.

Ses cheveux se balançaient autour de sa gueule burinée, qu'il poussait vers l'avant en dévorant le vent. J'ai frissonné à cause de l'humidité sous mes fesses, mais je n'ai pas bougé. *Un prédateur*, j'ai pensé.

Il marchait au milieu de la chaussée défoncée, entre les deux ornières inondées creusées par les charrettes. Sur

la route nationale, est-ce un homme ou un ours
Le soleil est trop pâle, il est en bout de course
Penché comme un vieil arbre, il balance harassé
Sous la pluie qui le nargue sa gueule de concassé

Où vas-tu voyageur, pourfends-tu les enfants ?
Qui fait battre ton cœur ?
Le sang d'un mort¹

¹ Jason Marieke, Carnets du KO. Toutes les citations dont l'auteur n'est pas mentionné proviennent de la même source.

vivant, il l'était pourtant malgré son apparence d'un menhir ambulante. Ridé, brisé, mais en mouvement. Il tapait dans un ballon orange.

Tam tam tam. Le ballon frappait la route en cadence.

Je me suis levé. Le bas de mon bermuda mouillé a collé à mes cuisses. Tam tam, faisait le ballon sur le bitume détrempe.

Evitant les flaques et les nids de poule, l'homme regardait le sol devant lui.

« Salut », j'ai dit.

L'homme a retenu le ballon entre ses paumes.

« *Hi.* »

La veste en peau qui tombait sur ses hanches était élimée, tannée par les pluies, brûlée par le soleil, mais splendide. Pantalon de treillis, chaussettes, godillots de marche. Longs cheveux gris, barbe argentée. Visage carré, ridé, couturé. Nez légèrement tordu, cicatrice en travers de l'arcade sourcilière droite. Vieux, laid.

« Tu fais quoi sur le bord de la route, morveux ? »

Ses yeux gris avaient passé en revue mes membres maigrichons, mes mains noires, mon visage crasseux, la cicatrice sur ma joue droite, mes cheveux roux hirsutes et gras. Les gosses de mon âge pouvaient se transformer en pièges mortels.

« Et vous, vous faites quoi avec ce ballon ? »

– Je marche. Je marche sur la grand-route, ma valise à la main.

– Je vois pas de valise, juste un ballon. Je pensais pas qu'un ballon, c'était fait pour marcher.

– T'as déjà vu un ballon ?

– Je sais que ça existe.

– Mais pas un comme ça, hein ?

– C'est juste un ballon orange.

– *Yep*, mais c'est un sacré ballon, *boy*. Un qui rebondit. Un comme avant. Orange. »

Vieux sac militaire sur le dos, sacoche en peau assortie à la veste en bandoulière. Sur la lanière de la sacoche, à portée de main, un étui à couteau. Un gros.

Tam, tam.

« Je te le prêterai peut-être, il a dit. Tu fais quoi ici ? »

– Je surveille la route. Je signale ceux qui marchent.

– Comment tu signales un danger ?

– Je pars en courant. On m'appelle Jambes-de-Lièvre.

– *Wow*. T'as pas peur de moi ?

– Vous avez un accent bizarre. Vous êtes pas de la région.

– J'ai beaucoup voyagé, petit. Souvent, les gens ont peur de moi.

– J'aime bien votre ballon. Il a une belle couleur. »

Chez nous, les ballons étaient vieux, crevés. On les réparait en fourrant de la paille à l'intérieur.

« Parle-moi de ton village et je te le prête.

– Vous avez une arme ?

– Pas d’arme à feu. Mon couteau est rangé et j’ai pas l’intention de t’étriper. J’ai mon couteau et j’ai le ballon.

– Un ballon, c’est pas une arme.

– Je peux viser le nez ou les couilles. »

J’ai rigolé.

« T’habites dans le coin, *boy* ?

– Ça se pourrait.

– Près de la route ?

– Peut-être.

– Je marche depuis longtemps sans voir personne, le vieux a grommelé. Je laisserai mon couteau à l’entrée du village, si tu veux.

– Si vous voulez m’attraper, je cours et je crie. Je peux crier très fort.

– Je n’en doute pas. Je vais marcher là, et toi là. Chacun de son côté.

– Je prends le ballon.

– Prends-le. »

Il était orange et il était dur.

Tam.

Le ballon a roulé dans le fossé.

« C’est pas facile, j’ai grommelé.

– *Wrong*, c’est facile. Il faut juste un peu d’entraînement. »

Tam.

« C’est ça, dribbler ?

– Il doit rebondir plusieurs fois. »

Tam tam.

« J’ai réussi, j’ai dit en me rengorgeant.

– J’ai vu. *Cool*.

– Je dribble. C’est bandant.

– Si tu le dis. »

Jason m’a dit plus tard qu’il était content d’avoir trouvé ce ballon. Comme une clé, il ouvrait le visage des enfants, la bouche des hommes, les portes des maisons, et parfois même les bras d’une femme.

Sans cette rencontre fortuite et sans le ballon, sans doute notre communauté aurait-elle continué à vivre en paix avec ses rumeurs, ses mensonges et ses secrets bien gardés.

Quand Jason est entré au village, la guerre a commencé.

3.

Rouperroux, notre village, était blotti à quelques centaines de mètres de l'ancienne nationale, à l'abri derrière une colline boisée.

Pour arriver à notre bourgade en contournant le tertre touffu, il fallait suivre une ancienne voie secondaire dont il ne subsistait qu'un chemin de campagne. Des graminées sauvages — brome, houlque, pâturin — poussaient entre les deux bandes de bitume. Les tiges jaunies et brisées de l'année passée piquaient les chevilles à cette période de l'année. Sur les bas côtés, derrière un rideau d'orties brûlées par le gel de janvier, des arbres de petite taille — noisetiers, jeunes hêtres, châtaigniers — commençaient à bourgeonner. Les chatons de saules et de bouleaux pendaient comme des stalactites au-dessus des talus. Des gouttes froides, restes de l'humidité de la nuit, tombaient sur mes épaules et sur celles de Jason.

Je n'avais pas l'habitude de me couvrir beaucoup mais je regrettais de ne pas avoir emporté mon chaperon en quittant la maison. Si j'attrapais un rhume, je ne pourrais m'en prendre qu'à moi. On chante souvent cette ritournelle en allant aux champs :

J'ai pas d'chaussures, j'ai pas d'souliers
Un brigand me les a volés
J'ai pas d'chaussures, j'ai pas d'souliers
Mais ma mie j'ai mes pieds

Un deux trois, je marche vers toi
Un deux trois, rien ne m'arrêtera
Un deux trois, je suis mort déjà

J'ai pas d'briquets, pas d'allumettes
Le monde est parti en sucette
J'ai pas d'briquets, pas d'allumettes
Mais ma mie j'ai ma tête

J'ai pas d'bonjour j'ai pas d'salut
Même les gentils me tirent dessus

J'ai pas d'bonjour j'ai pas d'salut
Mais chérie j'ai ton

cul par-dessus tête, le monde ne nous faisait plus de cadeau. Le ballon, c'était une aubaine.

Nous arrivions à hauteur du tremble troué quand quelqu'un a sifflé.

Visage blanc dans le tremble tordu. Souriant mais le rictus n'avait rien de sympathique. Un autre visage est apparu, copie pâle et conforme du premier.

Mélusine et Mélopée. Mélopée et Mélusine, les jumelles.

« Qu'est-ce que vous foutez là ? » j'ai grogné.

Elles se tenaient toutes deux à cheval sur l'une des rares branches du tremble assez solides pour les soutenir.

Le tremble a la dégaine d'un vieillard malade et sa fumée encrasse la cheminée.

Avec leurs visages blancs privés de soleil par l'hiver, leurs longs cheveux corbeau et leurs capelines noires, les fillettes m'ont fait penser à deux pies se moquant du monde depuis leur perchoir.

L'une a tendu la main vers nous. Elle serrait une faucille entre ses doigts crasseux.

« Observe avant de parler, mon petit Romain, elle a dit. On coupe du gui, c'est évident.

– Pourquoi du gui ?

– Pour empoisonner ceux qu'on n'aime pas. »

Elles se sont esclaffées en feignant d'ignorer Jason.

« Fais pas cette mine de poisson mort, Puck des collines », l'autre gamine a renchéri — les jumelles me surnommaient souvent ainsi, à cause d'une ancienne histoire que leur tante leur avait contée. « On veut juste quelques morceaux, c'est Aurore qui nous a demandé d'aller en chercher. Elle s'en sert pour guérir les engelures. »

– Vous êtes seules ?

– Il y a des fées autour de nous.

– Vous avez même pas dix ans. Vous êtes seules ou pas ?

– Hé, c'est moche de ne pas croire aux fées. C'est digne de l'homme de fer rouge.

– Qui ?

– Peu importe, tu connais pas. Et tu connais pas non plus le grand Hyl. »

Elles m'avaient déjà parlé de leurs êtres invisibles. Elles en parlaient à tout le monde.

« À chaque fois qu'un enfant dit qu'il ne croit pas aux fées, il y en a une qui tombe raide morte, je sais tout ça par cœur, j'ai dit. Vous devriez pas traîner toutes seules.

– À chaque fois qu'une fée doute de l'existence des humains, il y en a un qui crève, a souri l'une des jumelles. C'est beaucoup plus drôle dans ce sens-là, non ? »

Leur rire ressemblait au murmure d'un ruisseau. Glacial.

« Et toi, tu traînes pas, peut-être ? a dit celle qui m'avait montré sa faucille. Tu sais, on t'espionne de temps en temps.

– On sait comment tu t'occupes quand t'es sûr d'être tout seul », la deuxième a ricané.

J'ai eu l'impression de sentir le regard du vieux peser comme un collier de labour sur ma nuque.

« C'est qui ? une des jumelles a enchaîné en tendant sa faucille vers lui.

– Je m'appelle Jason », le vieux a dit, et c'est seulement à ce moment-là que j'ai entendu son prénom pour la première fois. « Et vous ?

– On nous appelle les jumelles.

– Vous venez visiter notre village ? l'autre a enchaîné.

– *Yep* . Je fais juste une halte.

– Vous parlez pas comme quelqu'un d'ici.

– Je viens de loin. Il faisait froid, l'endroit était désolé, la pluie bleue m'a déchiré.

– Ici, c'est un village très intéressant. À condition d'aimer les arbres.

– D'aimer les arbres ?

– On doit ramper devant eux comme des vermisses. »

Ces filles étaient vraiment d'une insolence folle. Comment pouvaient-elles s'adresser ainsi à un voyageur ?

« Les arbres sont très importants, le vieux a assuré sans se démonter. Je les aime beaucoup.

– Les fées sauront si tu dis la vérité ou si tu mens. Et les fées, tu les aimes ? »

Le vieux a laissé passer quelques secondes de silence.

« On m'a raconté des histoires de fées, autrefois.

– Mais tu n'y croyais pas.

– Tu y crois ?

– Les fées te regardent en ce moment, voyageur. »

Jason m'a lancé un regard amusé. À ma bouche tordue, il a dû comprendre qu'il était préférable de rester sérieux.

« J'espère que mon arrivée les a pas dérangées, il a murmuré.

– Les hommes dérangent toujours les fées, la gamine à la faucille a dit.

– Venez sous le gui, l'autre a proposé. Quel âge avez-vous ?

– Plus que la plupart des gens.

– Au moins quatre-vingts non ? » l'une des sœurs a demandé.

J'étais suffoqué. Comment osait-elle ?

« Cinquante-neuf, le vieux a marmonné.

- Ouah ! T'es né avant la Panique alors ?
- Tu sais bien compter.
- Viens sous le gui. À ton âge, c'est important. »
Le vieux a froncé les sourcils.

« Pourquoi ?

– Avant la Panique, on disait que passer sous du gui au début de l'année pouvait porter chance. On est déjà en février mais c'est peut-être pas trop tard.

– Le gui peut aussi tuer, c'est un poison », l'autre a gloussé avec ce rire qui coulait sur ma nuque comme l'eau froide du baquet, quand ma mère me lavait les cheveux l'hiver. « Passer dessous, ça porte chance.

– À un âge avancé, la chance est importante, sa jumelle a enchaîné. La plupart de ceux qui ont connu la Panique n'ont pas eu ta chance. »

J'ai vu les doigts du vieux tambouriner sur la sangle de sa sacoche, à laquelle était fixé l'étui de son couteau. J'aurais bien voulu disparaître dans un taillis, mais les branches étaient nues et les orties mortes. Le vieux a ricané.

« Vous manquez encore un peu d'expérience, les filles. Ce sont les jeunes qui ont besoin de chance. Si les vieux ont toute leur vie derrière eux, c'est que la chance fut pour eux une amie sincère. »

Il s'est éloigné, sans un regard pour les jumelles. J'ai couru derrière lui, mon ballon sous le bras.

J'ai frissonné dans l'air humide quand les sœurs se sont mises à chanter l'une de ces comptines prisées par les enfants du village, sur le ton éthéré que prennent parfois les gosses pour se murmurer de dérisoires secrets :

Qui a brûlé les ailes des fées ?
Est-ce un dragon, est-ce un satyre, est-ce un sorcier ?
Qui a coupé les ailes des fées ?
C'est mon papa, c'est mon tonton, c'est mon pépé
Qui a chassé la reine des fées ?
Ce sont les vieilles, ce sont les vieux qui l'ont tuée
Qui va venger la reine des fées ?
C'est les enfants, petits ou grands, qui vont jouer

4.

Tu t'en iras sans fin loin des cités perdues
Insulter comme Caïn ton paradis déchu
Vénéralant ton couteau, silencieux et sauvage
Tu découperas des peaux pour affronter l'orage
Quand les puits de lumière à minuit s'éteindront
Tu verras le désert entre tes cheveux longs

J'ai sifflé pour prévenir de notre arrivée.

À la porte principale nous attendaient les frères Baadi, deux des trois bûcherons de notre communauté. Leurs lourdes haches et leurs poitrails de taureau pouvaient intimider ceux qui voyageaient en petits groupes, pas les hordes de bandits en armes. Notre village n'était pas vraiment barricadé. À l'Ouest, vers la nationale, les premiers habitants avaient bricolé une porte fortifiée en bois en travers de deux rangées de maisons alignées le long de la chaussée. Le rempart et le double battant barraient la chaussée d'une façade à l'autre. Nous avions imité nos ancêtres, nous blottissant au pied de l'église pour nous protéger des pillards. Le monde marchait à reculons.

En voyant le vieux, les Baadi ont sursauté et tiré vers eux le manche de leurs cognées, dont le fer reposait au sol. Au lieu de se raidir, martiaux, comme les soldats qui venaient parfois de la cité, ils oscillaient, indécis, semblables à des arbres ballottés par le vent. Le vieux n'a pas eu l'air impressionné.

« Stop, Joseph Baadi a dit quand Jason s'est retrouvé à quatre mètres de la porte. Qu'est-ce que tu veux ? »

Rougeaud et bedonnant, le bûcheron a projeté son menton en avant pour se donner un air agressif, mais j'ai jugé ses gestes lents, ses muscles trop flasques.

« Manger un peu, dormir.

– Faut payer pour ça », a grommelé Romuald, le cadet, dont le crâne chauve luisait sous la bruine.

Le vieux a hoché la tête.

« *Yep* . J'ai de quoi payer. Qui encaisse ?

– T'as quoi ?

– Des piles. En état de marche. »

Joseph a eu l'air rassuré.

« T'as un accent. Tu viens d'où ? »

– J'ai couru dans la nuit, abandonnant des cendres d'amour derrière moi.

– C'est quoi ce charabia ? »

J'allais découvrir par la suite que Jason aimait s'exprimer de manière étrange. Il m'a un jour expliqué que citer des poètes d'antan lui permettait d'économiser des mots, de dire des choses précises, mais que souvent les gens n'écoutaient pas.

« J'ai beaucoup marché, il a précisé.

– Ah ouais ? Y'a une auberge à gauche en entrant, celle au René. Pas la peine d'y aller si t'as pas les piles.

– Je paierai », le vieux a confirmé.

Il a posé la main sur l'étui de son couteau. Les Baadi se sont figés, et j'ai vu leurs biceps poilus doubler de volume près des manches de leurs haches.

« Touche pas à ça, Romuald a sifflé.

– *Wow*, c'est juste pour vous le confier, le vieux s'est défendu. Pour que vous compreniez que je ne ferai pas de problème. »

Romuald a grogné, dubitatif. Les mains crispées sur le ballon, j'ai prié le sylphe du chêne pour que le bûcheron ne s'énerve pas. J'imaginai tout à fait ce vieux lui balancer son couteau en pleine gorge.

« Pose ce truc par terre », Romuald a ordonné.

Le vieux s'est exécuté, sans le quitter des yeux.

« T'as autre chose ? Une autre arme ? »

– C'est tout.

– Dans ton sac ?

– *No*. Des fringues, de la bouffe, un tambour.

– Si tu mens, il t'en coûtera cher.

– Je suis un passager de la tourmente, pas le tueur de la route. »

Les deux frangins se sont lancé un regard humide, genre chien sous la pluie. Ils avaient peur du vieux.

« T'as l'air un peu dingo, mais t'es pas le seul, Joseph a marmonné. Si tu baratines, tu passeras un sale moment. »

Le vieux a pointé le doigt dans ma direction.

« Ce ballon, il est aussi à moi. »

Les Baadi ont semblé se rappeler ma présence.

« C'est quoi, ce machin ? Joseph a grommelé en regardant la sphère que je serrais entre les doigts.

– Un ballon.

– Sa couleur est bizarre. Le foot, tu connais ?

– Et comment. Mais c'est plutôt un ballon de basket.

– Tu sais y jouer ?

– Plutôt deux fois qu'une. »